

- c) Quelle(s) réaction(s) ces personnages suscitent-ils chez toi ? Explique.
- d) Qui est le narrateur de ce récit ?
- e) Quelle conséquence cela a-t-il sur la fiabilité des informations dont le lecteur dispose ?
Illustre ta réponse.

3. Lis la présentation et l'extrait de Harold et Maude, reproduit dans ton manuel.

 Document 3, pp. 104-105

- a) Qualifie chacun des deux protagonistes à l'aide d'un adjectif qualificatif.

- l) Justifie ta réponse.

Entraînement

Caractériser un personnage

Document 1

Nous sommes aux premières pages du roman...

1 Denise était venue à pied de la gare 45
Saint-Lazare, où un train de Cherbourg
l'avait débarquée avec ses deux frères, après
une nuit passée sur la dure banquette d'un
5 wagon de troisième classe. Elle tenait par la
main Pépé, et Jean la suivait, tous les trois
brisés du voyage, effarés et perdus, au milieu
du vaste Paris, le nez levé sur les maisons,
demandant à chaque carrefour la rue de la
10 Michodière, dans laquelle leur oncle Baudu
demeurait. [...]

15 Elle, chétive pour ses vingt ans, l'air
pauvre, portait un léger paquet ; tandis que,
de l'autre côté, le petit frère, âgé de cinq
ans, se pendait à son bras, et que, derrière
son épaule, le grand frère, dont les seize ans
60 superbes florissaient, était debout, les mains
ballantes.

20 [...] Lorsque leur père était mort,
emporté par la même fièvre qui avait pris leur
mère, un mois auparavant, l'oncle Baudu,
dans l'émotion de ce double deuil, avait
bien écrit à sa nièce qu'il y aurait toujours
chez lui une place pour elle, le jour où elle
25 voudrait tenter la fortune à Paris ; mais cette
lettre remontait déjà à près d'une année, et
la jeune fille se repentait maintenant d'avoir
ainsi quitté Valognes, en un coup de tête,
sans avertir son oncle.

30 Celui-ci ne les connaissait point, n'ayant
plus remis les pieds là-bas, depuis qu'il en
était parti tout jeune, pour entrer comme
petit commis chez le drapier Hauchecorne,
dont il avait fini par épouser la fille.

35 – Monsieur Baudu ? demanda Denise,
en se décidant enfin à s'adresser au gros
homme, qui les regardait toujours, surpris
de leurs allures.

– C'est moi, répondit-il.

40 Alors, Denise rougit fortement et
balbutia :

– Ah ! tant mieux !... Je suis Denise, et
voici Jean, et voici Pépé... Vous voyez, nous
sommes venus, mon oncle.

Baudu parut frappé de stupéfaction. Ses
gros yeux rouges vacillaient dans sa face
jaune, ses paroles lentes s'embarrassaient.
Il était évidemment à mille lieues de cette
50 famille qui lui tombait sur les épaules.

– Comment ! comment ! vous voilà !
répéta-t-il à plusieurs reprises. Mais vous
étiez à Valognes !... Pourquoi n'êtes-vous
pas à Valognes ?

55 De sa voix douce, un peu tremblante,
elle dut lui donner des explications. Après la
mort de leur père, qui avait mangé jusqu'au
dernier sou dans sa teinturerie, elle était
restée la mère des deux enfants. Ce qu'elle
gagnait chez Cornaille ne suffisait point à les
nourrir tous les trois. Jean travaillait bien
chez un ébéniste, un réparateur de meubles
anciens ; mais il ne touchait pas un sou.

[...]

65 – Vous comprenez, mon oncle, Jean
entrera dès demain en apprentissage, chez
son nouveau patron. On ne me demande pas
d'argent, il sera logé et nourri... Alors, j'ai
pensé que Pépé et moi, nous nous tirerions
70 toujours d'affaire. Nous ne pouvons pas
être plus malheureux qu'à Valognes.

[...]

L'oncle Baudu ne pouvait se remettre. Il
reprendait ses questions. Cependant, quand
il l'eut ainsi entendue parler de ses frères, il
la tutoya.

75 – Ton père ne vous a donc rien laissé ?
Moi, je croyais qu'il y avait encore quelques
sous. Ah ! je lui ai assez conseillé, dans mes
lettres, de ne pas prendre cette teinturerie !
Un brave cœur, mais pas deux liards de
80 tête !... Et tu es restée avec ces gaillards sur
les bras, tu as dû nourrir ce petit monde !
[...]

85 – Allons, dit-il, entrez, puisque vous êtes venus... Entrez, ça vaudra mieux que de baguenauder devant des bêtises.

[...]

90 – Voyons, dit tout d'un coup Baudu, causons peu et causons bien... Je t'ai écrit, c'est vrai, mais il y a un an ; et, vois-tu, ma pauvre fille, les affaires n'ont guère marché, depuis un an...

Il s'arrêta, étranglé par une émotion qu'il ne voulait pas montrer. [...]

95 – Oh ! continua-t-il, c'est une crise qui passera, je suis bien tranquille... Seulement, j'ai diminué mon personnel, il n'y a plus ici que trois personnes, et le moment n'est guère venu d'en engager une quatrième. Enfin, je ne puis te prendre comme je te l'offrais, ma pauvre fille.

Denise l'écoutait, saisie, toute pâle. Il insista, en ajoutant :

105 – Ça ne vaudrait rien, ni pour toi, ni pour nous.

– C'est bien, mon oncle, finit-elle par dire péniblement. Je tâcherai de m'en tirer tout de même.

110 Les Baudu n'étaient pas de mauvaises gens. Mais ils se plaignaient de n'avoir jamais eu de chance.

Au temps où leur commerce marchait, ils avaient dû élever cinq garçons, dont trois étaient morts à vingt ans ; le quatrième avait mal tourné, le cinquième venait de partir pour le Mexique, comme capitaine.

120 Il ne leur restait que Geneviève. Cette famille avait coûté gros, et Baudu s'était achevé, en achetant à Rambouillet, le pays du père de sa femme, une grande baraque de maison. Aussi toute une aigreur grandissait-elle, dans sa loyauté maniaque de vieux commerçant.

125 – On prévient, reprit-il en se fâchant peu à peu de sa propre dureté. Tu pouvais m'écrire, je t'aurais répondu de rester là-bas... Quand j'ai appris la mort de ton père, parbleu ! je t'ai dit ce qu'on dit d'habitude. Mais tu tombes là, sans crier gare... C'est très embarrassant.

130 Il haussait la voix, il se soulageait. Sa femme et sa fille restaient les regards à terre, en personnes soumises qui ne se permettaient jamais d'intervenir. Cependant, tandis que Jean blêmait, Denise avait serré contre sa poitrine Pépé terrifié.

Elle laissa tomber deux grosses larmes.

– C'est bien, mon oncle, répéta-t-elle.

Nous allons nous en aller.

140 Du coup, il se contint. Un silence embarrassé régna. Puis, il reprit d'un ton bourru :

– Je ne vous mets pas à la porte... Puisque vous êtes entrés maintenant, vous coucherez toujours en haut, ce soir.

ZOLA, É. (1883). *Au bonheur des dames*.

Document 2



Cuisine tatar et descendance

Lorsque sa fille Sulfia tombe enceinte, mais ignore de qui, Rosalinda remue ciel et terre pour empêcher l'arrivée d'une nouvelle bouche à nourrir. En vain. Une petite fille est née. Contre toute attente, Rosalinda se transforme en grand-mère fervente et donne aussitôt à la petite le nom de son aïeule tatar, Aminat. N'en déplaie à Sulfia ! ...

Née en 1978 à Iekaterinbourg, en Russie, Alina Bronsky vit depuis sa treizième année en Allemagne. Acclamée par la critique allemande et américaine, elle est lauréate de plusieurs prix littéraires. *Cuisine tatar et descendance* a été traduit dans une dizaine de langues.